



LE MASQUE DES CIMES

LINDA VANCE

Linda Vance

Le Masque des Cimes

© Linda Vance, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1733-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ceci est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des établissements, des lieux ou des événements réels serait purement fortuite.

Première édition : août 2026

Prologue

La Nuit de Feu

3 janvier 1878

La neige tombait en rafales épaisses sur les Alpes, cette nuit-là, recouvrant le monde d'un linceul blanc qui étouffait tous les sons et changeait le paysage familier en un royaume étranger et hostile, où les bergers les plus aguerris eux-mêmes n'auraient osé s'aventurer sans une nécessité absolue. Le vent hurlait à travers les cols et les vallées avec une fureur presque vivante, comme si la montagne, en colère contre quelque transgression humaine, cherchait à punir ceux qui osaient défier sa puissance.

Dans un manoir isolé, perché au sommet d'une crête rocheuse qui dominait la vallée, demeure ancienne où vivait à l'écart de tout une famille dont ceux d'en bas connaissaient le nom sans presque jamais voir les visages, un coup de feu claqua quelque part au rez-de-chaussée. Un son sec et bref que la tempête avala aussitôt, et que nul n'entendit hormis ceux qui se trouvaient entre ces murs. Parmi eux, une femme d'une quarantaine d'années dormait dans la chambre voisine de celle de l'enfant. Elle se dressa dans son lit, le cœur battant, avec l'instinct immédiat de ceux qui ont veillé des enfants toute leur vie.

Jeanne écouta. En bas, quelque chose s'était tu qui n'aurait pas dû se taire, et dans ce silence elle entendit des pas dans le grand escalier. Des pas qu'elle connaissait, et qui ne montaient pas comme d'habitude. Trop lents, trop réguliers, de cette régularité terrible des gestes accomplis par quelqu'un qui n'est plus tout à fait là. Le maître était malade depuis des années, chacun le savait sans le dire ; ces absences, ces colères, ces semaines entières enfermés dans la dépendance du parc. Mais ce qui montait l'escalier cette nuit-là était autre chose encore, et Jeanne le sut avant même de le comprendre.

Elle ne prit pas le temps de s'habiller. Elle passa dans la chambre de l'enfant, souleva la petite endormie avec la couverture de laine, vérifia d'un geste machinal que la fine chaîne d'argent était bien à son cou, cette médaille que madame lui avait passée au baptême et qu'elle ne retirait jamais, pas même pour le bain, parce qu'elle portait gravé le prénom choisi avant la naissance. Puis elle courut vers le fond du couloir, vers la fenêtre qui donnait sur la façade nord.

Elle était à mi-chemin quand la porte de l'escalier s'ouvrit derrière elle. Elle n'osa pas se retourner. Il y eut une détonation, énorme dans le couloir étroit, et quelque chose la frappa à l'épaule gauche avec une violence qui la jeta contre le mur. Mais elle ne tomba pas, car certaines gens, dans les moments extrêmes, trouvent une force qui dépasse ce que leur corps devrait pouvoir donner, et elle continua de courir, l'enfant serrée contre elle, le bras gauche qui déjà ne répondait presque plus.

Derrière elle vint la lumière. Pas un incendie d'abord, une lueur seulement, la torche du maître promenée le long des tapisseries anciennes avec une méthode de fou ; puis le feu qui prenait aux tentures, aux meubles, à tout ce qui pouvait brûler dans cette demeure qui avait abrité sa famille pendant des générations. Le vent s'engouffra par les fenêtres brisées et fit du corridor une fournaise en quelques minutes, coupant toute retraite vers l'escalier.

Les flammes montèrent vite, nourries par le vent, et changèrent le manoir en un brasier gigantesque qui illuminait la nuit noire et se voyait depuis le village en contrebas. Les habitants s'y réveillèrent en panique, comprenant qu'un malheur terrible se jouait là-haut, dans les hauteurs, sans rien pouvoir faire pour aider, la tempête rendant toute montée impossible.



Jeanne ouvrit la fenêtre du fond. Elle grimpa sur le rebord avec une agilité surprenante pour une femme de son âge et de sa corpulence, tenant l'enfant d'un bras tandis que l'autre, le valide, cherchait des prises dans la pierre rugueuse. Elle commença à descendre le long de la façade, s'aidant des irrégularités du mur et des décorations architecturales, progressant lentement vers le sol qui semblait terriblement loin en dessous. À chaque prise nouvelle, elle croyait sentir l'enfant lui glisser du bras, et à chaque fois elle la retenait au prix d'un effort qui lui arrachait le souffle, priant seulement de tenir encore, un instant, un instant de plus.

Elle était à mi-hauteur quand l'explosion retentit, la réserve de poudre que le maître gardait pour la chasse. La déflagration souffla les fenêtres du premier étage l'une après l'autre, et avec celle de la grande galerie elle arracha le lustre, ce lustre de cristal et de fer forgé qui pendait là depuis un siècle, projeté dans la nuit parmi les flammes et les éclats de verre. Jeanne n'eut le temps que d'un demi-geste. Le métal chauffé au rouge et le cristal frappèrent le côté gauche du visage de l'enfant avant qu'elle pût la couvrir entièrement de son corps, et le

hurlement de la petite se perdit dans le rugissement du vent et le fracas de l'incendie.

Jeanne perdit prise, glissa sur plusieurs mètres, ses mains cherchant désespérément quelque chose à agripper, et réussit enfin à s'accrocher à une corniche qui arrêta sa chute. Elle resta suspendue une seconde, l'épaule en feu, l'enfant hurlant contre elle, puis reprit sa descente malgré tout, jusqu'à toucher le sol.

Elle tituba quelques pas loin du manoir en flammes, puis s'enfonça dans la neige qui rougissait sous elle à chaque foulée, l'enfant toujours contre elle, protégée de son propre corps même si chaque mouvement était une agonie. Avec ses dernières forces, elle rampa jusqu'à un affleurement rocheux qui offrait un peu de protection contre le vent et la neige, coucha l'enfant dans une petite dépression naturelle entre les rochers, retira son propre manteau malgré le froid glacial et en enveloppa la petite fille avec des gestes maternels et tendres, un cocon qui pourrait la garder en vie assez longtemps pour qu'on la trouve.



Puis elle s'étendit près d'elle.

Le sang coulait de son épaule sans qu'elle pût rien pour l'arrêter, et avec le sang la vie s'en allait, lentement, dans la neige, cette chaleur qui la quittait par une seule blessure et qu'aucune volonté ne pouvait plus retenir. Elle ne sentait presque plus le froid, à présent, et elle savait ce que cela voulait dire. Elle avait assez veillé de mourants, dans sa longue vie de servante, pour reconnaître sur elle-même les signes qu'elle avait vus sur tant d'autres.

Elle tourna la tête vers l'enfant. La petite s'était tue enfin, épuisée, et dormait dans le manteau roulé, le visage à demi caché, ce visage que le feu avait défait d'un côté et laissé intact de l'autre. Jeanne leva une main qui ne lui obéissait presque plus et caressa les cheveux noirs de la petite, doucement, comme elle l'avait fait chaque soir depuis le premier jour, depuis qu'on la lui avait mise dans les bras, toute neuve, dans une chambre où la mère souriait encore. « Dors, mon ange », murmura-t-elle. « Dors. »

Elle ne savait pas si quelqu'un viendrait. Le village était loin, la tempête terrible, et rien n'assurait qu'un regard se poserait avant le froid sur cette forme sombre étendue dans la neige. Elle avait fait tout ce qu'une femme pouvait faire ; le reste ne dépendait plus d'elle, mais du hasard, ou de la montagne, ou de cette Providence à laquelle elle avait cru toute sa vie sans jamais lui rien

demander pour elle-même. Elle lui demandait aujourd'hui, pour l'enfant. C'était sa dernière prière, et elle y mit ce qui lui restait d'âme : que la petite fût trouvée. Qu'elle vécût. Que la promesse qu'elle avait faite à sa mère, un soir, dans la chambre du manoir, ne mourût pas avec elle dans cette neige.

Le froid montait le long de ses jambes, gagnait sa poitrine, ralentissait tout. Les flammes du manoir, là-haut, tremblaient à ses yeux comme au travers d'une eau. Elle garda le plus longtemps qu'elle put sa main dans les cheveux de l'enfant, pour que la petite, si elle s'éveillait, sentît qu'on était encore là, qu'elle n'était pas seule au monde dans cette nuit blanche. Puis la main se fit trop lourde. Les paupières aussi.

Jeanne ferma les yeux. Le vent continuait de hurler dans les cols, l'incendie de rougeoier sur la crête, et la neige, patiente, tombait sur les vivants et sur les morts sans faire entre eux de différence. Quelque part sous les étoiles cachées, un enfant dormait, enveloppé d'un manteau qui gardait encore un peu de la chaleur d'une femme, et cette chaleur était tout ce qui, désormais, se tenait entre elle et la fin de la nuit.

1

L'Homme des Montagnes

Hiver 1878

Au-dessus de Bellevaux, là où la forêt de sapins s'éclaircit et cède la place aux alpages, là où les derniers murets de pierres sèches se défont peu à peu dans la caillasse et le genêt, il y avait un hameau que le village d'en bas appelait le Replat. On l'appelait ainsi parce que la pente, à cet endroit, s'aplanissait un moment avant de reprendre son ascension vers les cimes, comme si la montagne elle-même, à bout de souffle, s'était accordée là une halte. Quelques maisons y avaient tenu autrefois. Il n'en restait qu'une d'habitée.

C'était celle d'Antoine Mercier. On y montait par un sentier raide, taillé dans le flanc, qui décourageait les curieux et les visites de politesse ; et l'hiver, quand la neige comblait les creux et effaçait les repères, on n'y montait plus du tout. Antoine ne s'en plaignait pas. Il avait choisi cet éloignement comme on choisit un remède amer, sans espérer qu'il guérît de rien, mais sachant qu'on vit mieux loin des regards que dessous. Il aimait le silence de là-haut, ce silence qui n'est pas l'absence de bruit mais sa rareté : le vent dans les mélèzes, l'eau sous la glace au printemps, la cloche d'une bête au loin, et par-dessus tout cela, l'immense respiration de la montagne, si vaste qu'on finit par ne plus l'entendre, comme on n'entend plus battre son propre cœur.

Il connaissait ce pays mieux que quiconque, parce qu'il l'habitait comme peu d'hommes habitent un lieu, non pas dessus mais dedans, épousant ses saisons au lieu de les subir. Il savait quand la neige allait tomber à l'odeur de l'air, quand le dégel viendrait au chant particulier que prenait le torrent. Il savait sur quels versants poussait l'herbe la plus grasse et dans quels couloirs le vent charriait les avalanches. Chaque source, chaque pierre levée, chaque arbre tordu par les ans lui était une connaissance ancienne, presque une compagnie. La montagne était sa maison, son métier, sa langue. C'était aussi, il ne l'aurait dit à personne, le seul être au monde qui ne lui eût jamais rien pris.



Au village, on le tenait pour un sauvage, et ce n'était ni tout à fait faux ni tout à fait juste. Il descendait rarement, deux ou trois fois l'an, quand la montagne

réclamait ce qu'elle ne donnait pas : le sel, le fer, un peu de toile. Il vendait ses fromages et ses toisons, réglait ses affaires en peu de mots, et remontait avant que le soir ne prît les sentiers. Sur son passage, les conversations baissaient d'un ton. Les femmes le suivaient des yeux par-dessus leur linge. Les enfants s'écartaient de lui comme on s'écarte d'une bête dont on ignore si elle est tout à fait apprivoisée, et il ne faisait rien pour les rassurer, non par méchanceté, mais parce qu'il avait perdu depuis longtemps l'usage des gestes qui mettent les autres à l'aise.

On disait qu'il avait été, autrefois, un autre homme. On ne disait pas lequel. Ceux qui l'avaient connu jeune se faisaient vieux, et les jeunes ne l'avaient connu que taciturne, si bien que sa jeunesse s'effaçait des mémoires comme s'efface un sentier qu'on ne foule plus. Il n'était plus, pour Bellevaux, qu'une silhouette sombre au haut du val, une histoire qu'on ne racontait pas parce qu'on en avait oublié le commencement. Et cela lui convenait. Un homme qu'on n'interroge pas est un homme qu'on laisse en paix.



Car Antoine Mercier n'avait pas toujours vécu seul au Replat.

Bien des années plus tôt, assez pour que le souvenir en eût pris cette couleur usée des choses qu'on a trop tenues dans la main, il était descendu un dimanche au village, endimanché et gauche, pour y épouser une fille de Bellevaux nommée Marie. C'était une brune rieuse aux mains fortes et à la parole vive, qui n'avait eu peur ni de lui ni de sa montagne, et qui était montée vivre là-haut avec la même simplicité qu'elle mettait à tout, comme si le froid, le silence et l'éloignement n'étaient qu'un décor de plus où il faisait bon rire. Elle riait beaucoup. C'était, de tout ce qu'il avait perdu, ce qui lui manquait le plus, et le plus longtemps : ce rire dans la maison de pierre, qui faisait paraître les murs moins épais et les hivers moins longs.

Ils avaient été heureux de ce bonheur rude et sans phrases des gens de la montagne, qui ne demandent pas grand-chose au monde et savent le prix de ce peu qu'ils demandent. Le matin, il partait avec les bêtes ; le soir, il retrouvait la fenêtre éclairée, la soupe fumante, et cette femme qui l'attendait comme personne ne l'avait jamais attendu. Il n'avait pas d'autres mots pour dire cela que de rester près d'elle, le soir, sans rien dire, à regarder le feu. Elle comprenait ce silence-là. Elle savait que chez lui il tenait lieu de tendresse, et elle ne lui en demandait pas d'autre. Puis ils avaient attendu un enfant, et il avait cru, cet